

### 33 : Austerlitz, encore !

*Le courrier de Cassandre n°33 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 02.12.05 par les cafés-géo.*

On ne parle plus, dans la France de 2005, de la bataille d'Austerlitz, alors que le reste de l'Europe y pense toujours, ainsi que les Académies militaires du monde entier, qui l'enseignent depuis bientôt deux cents ans. Il paraît que cet « oubli » serait une bonne chose. Napoléon était à la fois corse, général pillard en Italie, empereur un peu ridicule et népotiste, militaire assez génial dans ses manœuvres et jusque dans celles de l'opinion, liquidateur de la révolution, technicien bonapartiste du coup d'État, autocrate tirant au canon sur les banlieues royalistes, et même adepte de l'esclavage qu'il fit rétablir. Cela fait beaucoup. En plus, il était aimé de quelques Français et inspire toujours le respect, même à ceux qui le détestent ! De quoi gêner évidemment les têtes vulnérables de notre État actuel, de tout cela exactement l'inverse, démocratiquement prises entre les menaces de sanction électorale pour le chef du gouvernement et de sanctions judiciaires pour le chef de l'État quand il ne sera plus protégé par son immunité actuelle et opportune.

Cassandre le dit : il n'est jamais bon de mesurer la décadence.

Revenons malgré tout, quelques instants, sur Austerlitz. D'abord, cela se nommait et se nomme encore Slavkov avant que la colonisation autrichienne - l'empire des Habsbourg, on le rappelle - ne l'affuble d'un nouveau nom. Cela se trouve en Moravie. Mais où donc est cette Moravie et qu'allait donc Poléon faire en cette galère ? Cela existe pourtant, autant que la Catalogne et la Sicile, mais c'est coincé (un géographe écrirait enclavé) entre la Tchéquie à l'Ouest (jadis Bohême), la Slovaquie à l'Est, les Austro-hongrois au Sud et les Polonais au Nord. C'est donc dans l'Europe des 25. Faudrait-il donc apprendre par cœur le nom de toutes les régions qui constituent cette Union que moins de la moitié des Français appelle de ses vœux ?

Il n'empêche.

À Austerlitz, il y eut en une seule journée- et même en moins de six heures - un peu plus de 5 000 soldats tués et environ 22 000 blessés, alors que plus de 160 000 hommes étaient réunis pour combattre et que la majorité d'entre eux a combattu, pour certains avec la dernière énergie. On publia longtemps des chiffres bien supérieurs : les pertes lors des combats doivent être emphatiques, n'est-ce pas, sinon la bataille perd du prestige ! Il est vrai que nous avons fait des progrès depuis. Que dire alors du bombardement de Dresde en 1945, qui fit 250 000 morts civils, et de ceux de Hiroshima et Nagasaki, la même année, qui tuèrent 80 000 + 20 000 civils ! Nous autres, démocrates, quand nous bombardons le monde, nous savons au moins ne pas y aller de main morte ! Messieurs les dictateurs, apparemment, ne font pas si bien d'un seul coup !

En 2005, lors de la journée anniversaire, nous apprenons que 4 000 volontaires, qui ont payé parfois fort cher leur déguisement, organisent avec des bruits divers des simulacres de combat devant 30 000 personnes qui ont payé pour voir ça, auprès d'une agence de tourisme tchéco-américaine qui s'est fait attribuer depuis deux ans l'exclusivité de la région pour un spectacle privé. Un Disneyland d'un jour. Des Tchèques et des Moraves (qui n'étaient jadis concernés

en rien par la bataille, mais durent « prêter » de force leur terrain, leurs fourrages, le bois de leurs maisons, la paille des bivouacs et tout ce qui était mangeable à dix lieues à la ronde) jouent aujourd'hui les Russes, alors qu'aucune association française ne prend part aux commémorations. En face, des Belges, des Polonais ou des Allemands, particulièrement nombreux, forment le gros des troupes napoléoniennes.

Un avocat italien et fantassin d'un jour, venu en 2004 pour la première fois, déclare participer par « *amour de la patrie* » car « *avec Napoléon Ier, nous, les Italiens, avons eu pour la première fois la possibilité d'être réunis. Il nous a donné l'idée de la liberté* ». Le parallèle entre les guerres napoléoniennes et l'idée de liberté peut sembler cocasse, mais tout dépend de l'endroit où l'on se place. Le directeur scientifique de la bibliothèque polonaise de Paris, président du Souvenir napoléonien en Pologne, va même jusqu'à rappeler que « *l'idée de génie de Bonaparte fut l'organisation au sein de son armée d'Italie d'une légion polonaise sous le commandement du général Dombrowski. Alors que la Pologne n'existait plus au début des conquêtes de l'empereur, les victoires de l'armée impériale ont redonné aux soldats de cette légion l'espoir de voir leur patrie ressusciter* ». Les membres d'associations des Etats-Unis, de Nouvelle-Zélande et même de Chine participeront aux « combats ». Napoléon, en 2005, sera américain. Bien entendu, l'office de tourisme de Slavkov/Austerlitz se frotte les mains devant la manne économique-historique, même si les critiques liées à l'événement sont nombreuses. « *Nous sommes conscients que ceci est un spectacle, alors qu'en réalité ce fut un carnage* », rappelle David Banks, actuel président de l'*European Napoleonic Society*. À chaque époque ses plaisirs ?

Il y a un siècle, en 1992, le philosophe Jean-Marie Domenach osa intituler un article : *Austerlitz, bataille fractale*. Il y parlait de stratégie. « La stratégie combine la force et la raison, en quoi elle est un modèle et une inspiration pour l'action en de nombreux domaines, aussi bien ceux de la politique et l'économie que de l'amour, de l'éducation et généralement dans d'innombrables occasions de la vie : toute décision en relève plus ou moins. Si son domaine privilégié est (faut-il dire était ?) la guerre, c'est pour deux raisons principales. La première est que les décisions et les actions y combinent des ressources et des moyens multiples ; ensuite, et surtout, que leurs résultats se comptabilisent en « pertes », c'est-à-dire en morts, blessés et prisonniers, ainsi qu'en destructions : à la différence des pertes, le plus souvent invisibles et plus ou moins occultées, que provoquent tant de décisions apparemment innocentes dans les domaines de l'économie et de la finance, ainsi que de la politique, celles qu'entraînent les batailles sont publiques, évidentes, émouvantes et souvent cruelles ».

Ce passage est saisissant de brièveté et de profondeur. Aucun mot n'est de trop et tout y est. Il ajoutait à l'époque, dans son style percutant, un petit paragraphe qui n'a pas vieilli.

« La bataille d'Austerlitz fascine parce qu'elle fut une victoire de l'intelligence. À la force disciplinée par la raison, Napoléon ajoute ce qui manque si souvent aux chefs..., l'imagination. En quoi elle demeure comme un modèle d'anticipation, susceptible d'éclairer notre décision, aujourd'hui encore, et (je n'hésite pas à le dire), aujourd'hui plus que jamais. L'emploi économique des moyens, la mise en œuvre efficace des ressources matérielles et morales, mais par-dessus tout, le génie de la précision, et non point d'une précision linéaire, mais systématique, voilà ce qu'on y trouve, comme dans un chef-d'œuvre indépassé... Combien d'erreurs proviennent de ce que la décision initiale ne concerne que la première étape au lieu d'envelopper l'ensemble de l'action prévue, en y incluant le feed back de l'adversaire. Presque toujours, on vise trop court ».

Cassandra comprend mieux pourquoi, en 2005, personne n'a cru utile, parmi les élites de la France officielle, d'organiser la moindre célébration de cette journée.

Cassandra, le 2 décembre 2005